

de son intelligence. Sa vieillesse était impitoyable. Ce prince, jadis ami du soldat, et qui déchirait ses vêtements pour panser les blessés, ne ménageait plus le sang des soldats<sup>1</sup>. Cet homme qui avait été par excellence l'homme de la modération, abusait en Asie d'une victoire facilement acquise, humiliait inutilement des peuples et des rois assez pliés au rôle de vassaux pour qu'on leur épargnât celui d'esclaves. Tous les diadèmes, comme celui d'Arménie, étaient encore au pied de son tribunal. L'équivoque Abgare, père d'un beau danseur, était le seul auquel il eût rendu le sien. Quand ces peuples et ces rois surent Trajan occupé à naviguer inutilement et magnifiquement vers les bouches de l'Euphrate, qu'ils surent aussi les forces de l'empire distraites par la révolte judaïque, ils éclatèrent (116). Nisibe, Séleucie, Édesse même se soulevèrent. Les garnisons romaines furent chassées ou détruites. Le consulaire Maximus, marchant contre ces rebelles, fut tué<sup>2</sup>. Lusius Quiétus, tout en achevant de massacrer les Juifs, soutint seul le choc des Asiatiques. Il reprit et brûla Édesse. Un autre chef romain brûla Séleucie. Si l'Asie rentrait jamais sous le joug romain, elle n'y devait rentrer que dévastée.

Ce fut la fin du rêve de Trajan. Il comprit sa faute et se résigna à relever, non-seulement ces royaumes vassales, mais même l'empire parthique, que pendant six mois il croyait avoir détruit. Dans une plaine voisine de Ctésiphon, il réunit ceux des chefs parthes qui lui obéissaient encore. Placé sur un lieu élevé, il les harangua et parla avec or-

<sup>1</sup> Fronton, *Princip. histor.æ*, fr. 4, où il critique avec beaucoup de sens la conduite de Trajan dans toute cette guerre.

<sup>2</sup> Xiphilin, LXVIII, 30. C'est ce consulaire tué en Mésopotamie dont parle Fronton, *Princip. histor.æ*, fr. 1. *Ep. ad Antonin. de bello parthico*.

gueil de ses hauts faits. Puis il fit paraître l'Arsacide Parthamaspate, qui avait probablement, dans les querelles de la nation parthique, été le rival de Chrosroès. Il le proclama roi des Parthes et lui mit la couronne sur la tête. Des royaumes secondaires furent également distribués, et Trajan crut pouvoir faire trophée de cette dispensation forcée de diadèmes<sup>1</sup>. Mais, quelque orgueilleuse devise qu'il pût graver sur ses monnaies, son nom était rayé de la liste des conquérants heureux; son empire asiatique était fini; le sceptre de Cyrus tombait de ses mains affaiblies et le masque d'Alexandre de dessus sa figure ridée.

Cette sagesse, en effet, lui venait trop tard. Les Parthes n'étaient plus divisés; les Romains n'étaient plus invincibles. Il fallut que Trajan allât mettre le siège devant Hatra (al Hather). Cette ville, dont les ruines imposantes se voient encore aujourd'hui dans le désert, entre l'Euphrate et le Tigre<sup>2</sup>, était une cité importante, comme étape des caravanes entre la Syrie et les bords du Tigre. Mais, située dans un pays privé de bois, de fourrage et presque d'eau, sa pauvreté même la rendait imprenable. Ce fut là que Trajan se brisa. En vain, lui-même, à pied, en soldat, dépouillé de ses insignes impériaux, reconnaissable seulement à sa tête blanchie par l'âge et à la majesté de sa taille, conduisit ses troupes à l'assaut. Le ciel combattait contre lui. Chaque fois que ses légions marchaient à l'ennemi, l'orage éclatait et la foudre tombait sur elles; quand l'orage cessait, des milliers d'insectes en-

<sup>1</sup> Roi donné aux Parthes. — *Royaumes assignés*: monnaies du vingtième tribunat (116-117). Sur ces monnaies et dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe, Trajan sur son tribunal avec ses lieutenants à ses côtés, donne la couronne à un roi. Une femme (la nation parthique) est à genoux devant lui.

<sup>2</sup> Dès le temps d'Ammien Marcellin. *Ruinæ in mediâ solitudine positæ*.

vahissaient le camp, se mêlaient au breuvage et à la nourriture du soldat. Trajan qui n'avait pas l'habitude des revers, Trajan fatigué, affaibli, malade, leva le siège; évacua, non sans péril ni sans perte, cette Mésopotamie qu'il avait cru faire province de l'empire; et se retira derrière cette ancienne frontière romaine qu'il avait naguère franchie avec tant d'orgueil, achevant tristement cette campagne où sa réputation militaire n'avait rien gagné, où sa réputation de sagesse politique avait tout perdu<sup>1</sup>.

Sa fin approchait. Sa santé déclinait avec sa fortune. Pendant que l'hydropisie le gagnait, ses provinces conquises étaient en pleine révolte; les Parthes détrônaient sa créature Parthaspate; et le nouvel Alexandre, près de finir comme l'autre dans son lit, mais de plus vaincu et en retraite, dût bientôt partir d'Antioche pour l'Italie. Il s'achemina par l'Asie Mineure, sans doute parce qu'il ne pouvait pas supporter la mer; il laissa à Hadrien le soin, non plus de conduire en avant ses troupes, mais de les ramener (117).

Au bout de peu de jours Trajan dût s'arrêter mourant à Sélinunte, en Cilicie. Sous les traits de Plotine, sa femme et de Matidie, sa nièce, l'intrigue veillait auprès de ce lit de mort. Trajan avait toujours hésité à désigner un successeur. Il avait fait espérer une adoption à Hadrien; il ne l'avait jamais consommée<sup>2</sup>. Trajan avait même pensé à désigner pour lui succéder, Servianus, beau-frère d'Hadrien, mais son adversaire auprès du prince, homme de conseil et homme de guerre<sup>3</sup>. Il avait également songé à Lu-

<sup>1</sup> Fronton, *Princip. histor., Fragm.*, 2, p. 524, 527.

<sup>2</sup> Spart. in. *Hadr.*, 7.

<sup>3</sup> Sur C. Julius Servilius Ursus Servianus, voy. Plin., *Ep.*, III. 17, VI, 26, VIII, 25; Spartian. in *Hadrian.*

sius Quietus, né de race maure sur le sol barbare, mais après lui le premier capitaine de l'empire. Il avait dit aussi au jurisconsulte Nératius,<sup>4</sup> en présence et avec l'approbation de plusieurs de ses conseillers: « Si quelque chose m'arrive, je te confie mes provinces. » Enfin il avait eu à un autre moment, disait-on, la pensée d'écrire au sénat pour le charger, en cas de fatal accident, de choisir un empereur sur une liste de dix candidats qu'il lui envoyait; il avait consulté quelques amis sur les noms à choisir. Mais, somme toute, aucune précaution n'était prise, et on a pu prétendre que Trajan, poussant l'imitation jusqu'au bout, avait voulu, comme Alexandre, mourir sans successeur.

Cependant, le cinquième jour des ides d'août (9 août 117), Hadrien reçut à Antioche la nouvelle que Trajan venait de l'adopter; une autre lettre, partie également de Sélinunte, portait cette nouvelle au sénat, et cette lettre était souscrite, non de la main de Trajan, mais, chose inusitée, de la main de Plotine. Deux jours après, le troisième des ides, Hadrien reçut à Antioche un second message (11 août), et apprit la mort de Trajan. Quel jour au juste était mort Trajan, c'est ce que l'histoire n'a jamais pu éclaircir.

Le vœu du mourant avait-il été faussé? Plotine, par une sorte de complaisance maternelle ou par une faiblesse plus coupable, avait-elle, aidée de Matidie belle-mère d'Hadrien, de Tatianus qui avait été son curateur, fait pencher vers le petit-neveu de Trajan une volonté qui n'avait plus conscience d'elle-même? Dion n'en doute pas; il raconte, d'après Apronianus, son père, alors préfet de Cilicie, que la mort de Trajan fut tenue cachée

<sup>4</sup> L. Neratius Priscus. Plin., *Ep.*, I, 22, l. un. *Digest.*; *Si a parente.*

pendant quelques jours, afin de pouvoir faire le simulacre d'une adoption et de pouvoir avertir Hadrien. D'autres ajoutent une ruse empruntée au théâtre : un homme prenant la place du mort, contrefaisant la voix affaiblie d'un malade et jouant la comédie de l'adoption. Tel fut l'équivoque avènement d'Hadrien, équivoque empereur, qui eut des traits de ressemblance avec les meilleurs princes et avec les pires.

Maintenant l'empereur lui-même que l'on venait de perdre, que valait-il ? Beaucoup selon Rome, qui, elle, n'hésita pas à mettre Trajan au premier rang sur la liste fort courte de ses grands princes. Vivant, un triomphe l'attendait ; mais ses funérailles furent à la lettre un triomphe. L'urne d'or qui portait ses cendres occupa seule le char des triomphateurs. Des jeux Parthiques furent célébrés le 14 octobre, jour de sa naissance, en l'honneur de ce vainqueur des Parthes qui était vaincu par eux. Par un honneur extraordinaire, ses restes furent déposés dans l'intérieur de la ville légale (*pomœrium*) et sous la colonne qui aujourd'hui encore porte son nom. L'apothéose, comme on le pense bien, ne lui fut pas refusée. On avait bien déifié à cause de lui son père et sa sœur ; on devait déifier à cause de lui sa femme et sa nièce ; à plus forte raison devait-on le déifier lui-même<sup>1</sup>. Hadrien lui devait l'apothéose, si l'adoption était sincère ; encore plus si elle ne l'était pas.

<sup>1</sup> Sur ces apothéoses, voyez ci-dessus, p. 224, note. — Celle de Marciana ; ses prêtresses, sa statue portée par des éléphants sur la *thensa* (lit sacré). — Plotine ; son temple à Nîmes, sa tête étoilée à côté de celle de Trajan. Gruter, 522. Spartien, *in Hadr.*, Dion, LXIX, 40. — Matidie. Son temple, ses prêtresses. Eckhel, Spon, Orelli, 2196. — Quant à Trajan lui-même, ses images en Hercule, phénix s'envolant du bûcher. Dion, LXIX, 2, Eckhel, p. 441. Orelli, 797, 2222. Spart., *in Hadr.*

Que valait Trajan ? Nous pouvons nous-même répondre : *beaucoup*, si nous jugeons, non-seulement d'après ces hommages officiels et banals, mais d'après le sentiment des siècles qui suivirent. Trajan resta le type de l'empereur guerrier comme Auguste de l'empereur pacifique. Les revers de ses derniers jours n'effacèrent pas pour lui cette gloire de conquérant, de toutes la plus inutile, mais néanmoins la plus populaire. De plus, ses monuments, qui demeurèrent comme le dernier effort de l'art antique, continuèrent de célébrer son nom dans la langue de toutes la plus intelligible à l'imagination des peuples. Et deux siècles après lui, dans les acclamations solennelles qui se faisaient entendre à l'avènement d'un nouveau César, on disait : « Qu'il soit plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan ! »

Nous pourrions encore répondre : *beaucoup*, même si nous écoutions le moyen âge. Le moyen âge était, bien plus qu'on ne le pense, sous le charme des admirations païennes. Trajan d'ailleurs, par ses monuments, était encore vivant au onzième siècle. C'est bien avant ce temps que le pape saint Grégoire le Grand, se promenant dans le forum de Trajan, aurait été frappé de la vue d'un bas-relief qui représentait une pauvre veuve aux pieds de Trajan prêt à partir pour la guerre. « Cette veuve avait eu un fils tué par des soldats ; elle réclamait justice. — Je te rendrai justice, lui dit l'empereur, quand je serai revenu de la guerre. — Et si tu es tué par les ennemis, qui me viendra en aide ? — Mon successeur. — Et en quoi te profitera cette justice qu'un autre rendra à ta place ? — En rien. — Ne vaut-il donc pas mieux pour toi me rendre justice et

<sup>1</sup> Eutrope. *Hist.*, VIII, 2.

en être récompensé que de laisser à un autre la bonne action et la récompense? — Trajan, touché par cette pensée de la rémunération divine, descendit de cheval et n'eut pas de repos que la pauvre veuve ne fût satisfaite. » Ému par ce souvenir et par l'image qui le rappelait, le pontife pleura sur l'âme du César idolâtre; et il eut la nuit suivante une vision où il lui fut dit que l'âme de Trajan était sortie des enfers par la puissance de ses prières, mais qu'il se gardât de prier désormais pour aucun païen, qu'il avait commis une faute et qu'il en serait puni<sup>1</sup>.

Cette légende fut acceptée par tout le moyen âge, indulgent pour les païens illustres et tout disposé à les supposer chrétiens et sauvés. La liturgie de l'Église grecque y faisait allusion. Saint Thomas lui-même cherche, non à contredire ce fait, mais à l'expliquer. Sainte Brigitte parle de la puissance des prières par lesquelles saint Grégoire est parvenu à tirer de l'abîme un certain César idolâtre. On sait comment cette légende a été accueillie par Dante : le tableau qui avait tant ému saint Grégoire est placé par lui au-dessus d'une des portes du purgatoire, à côté de l'Annonciation et d'un trait de la vie de David; et, dans le paradis, Trajan avec le Troyen Riphée forme l'un des cils de l'aigle lumineux placé à l'entrée d'une des sphères célestes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la vie de saint Grégoire le Grand par Paul Diacre et par Jean Diacre. Paul Diacre aurait pris cette histoire *ex Anglorum sacris libris*, et il y a en effet quelques passages analogues dans les anciennes liturgies anglicanes; — Nicéphore Blemmyas (treizième siècle), *Oratio quales oporteat esse reges* (d'après un prétendu dialogue de saint Grégoire), *ex Maii vet. Script.*, t. II, p. 622-625. — Saint Jean Damascène; — Saint Thomas, *in libros sententiar.*, IV, sent. 45, art. 4; — sainte Brigitte, *Revelat.* IV, 15; — sainte Mathilde, *Visions*, V. 6 : cités par M. A. Fleury; *saint Paul et Sénèque*. III, 7, t. II, p. 55.

<sup>2</sup> *Purgatoire*, X, 25 et s.; *Paradis*, XX, 15, 28 et s.

Le doute ne se montre guère que dans les visions attribuées à sainte Mathilde, où cette princesse, qui a osé interroger Dieu sur le salut de Trajan, reçoit cette réponse : « Je veux que les hommes restent à cet égard dans l'ignorance, afin que la foi catholique en devienne plus forte. Car cet empereur, bien qu'il ait eu de grandes vertus, était pourtant un infidèle, privé du baptême. »

Et cependant ce héros de l'antiquité et du moyen âge est un triste héros par bien des côtés. L'infamie de ses mœurs, le meurtre des prétoriens au commencement de son règne, le meurtre des chrétiens à plusieurs époques de sa vie, l'assassinat de Parthamasiris à la fin; et, de plus, cette rage de conquêtes inutiles, impolitiques, iniques, impitoyables, cette ambition à la fois puérile et gigantesque qui le saisit sous ses cheveux blancs, et le mène finir sa vie dans des revers mérités : voilà bien des taches. Trajan est un grand homme surtout par comparaison. Son siècle n'était pas difficile en fait d'empereurs. Il faut penser que, sauf les quelques jours de Galba, les neuf années de Vespasien et de Vespasien déjà vieux, les deux ans de Titus et les quelques mois de Nerva, en tout à peu près treize ans, ce siècle tout entier avait appartenu à Tibère ou à son école. Trajan fut, parmi les Césars honnêtes, le premier qui dura; le premier qui, arrivé dans la force de l'âge, eut dix-neuf ou vingt ans pour appliquer à l'empire malade le remède d'une politique sensée et modérée. Trajan fut, au plus haut degré, la contre-partie de Tibère : l'un qui avait inauguré le système de la tyrannie, l'autre qui affermit pour tout un siècle le système de la modération; l'un qui eut peur de la guerre, l'autre qui l'aima et même trop; l'un qui dépensa beaucoup de labeur et de sagacité pour mener

l'empire par une voie dure, cahoteuse, périlleuse, oppressive, pleine de sang ; l'autre qui, avec infiniment moins de peine et même de talent, fit rentrer l'empire dans la voie droite, naturelle, non pas facile sans doute (car rien n'est facile), mais praticable et simple, où Auguste jadis l'avait établi : tous deux arrivés mûrs à la pourpre, mais faisant un usage opposé de leur maturité et de leur expérience ; le premier préparant, le second au contraire réparant, le mal opéré par cette série d'écoliers imberbes ou de vieillards impuissants qui se placent entre eux deux. Ce sont bien les deux hommes sérieux de ce siècle, l'un dans le mal, l'autre dans la guérison du mal. L'un est un génie plus pénétrant, mais que faussait un cœur défiant et ulcéré ; l'autre, certainement moins sagace, eut le sens plus lucide parce qu'il eut le cœur plus large. On peut même dire que Tibère fit en bonne partie la fortune de Trajan. Car la gloire de Trajan avait besoin de ce *repoussoir* pour saillir comme elle l'a fait dans la postérité. Trajan fut un héros, je le veux bien, mais ce fut le héros d'une société bien corrompue.

## CHAPITRE IX

### CONCLUSION DE L'ÉPOQUE DE TRAJAN — LA PHILOSOPHIE

#### § I — ÉCOLE PYTHAGORICIENNE — PLUTARQUE

En résumant le règne de la dynastie flavienne, nous avons fait voir un certain progrès dans les mœurs, par l'esprit de famille. En résumant les règnes de Nerva et de Trajan, nous pouvons apercevoir un certain progrès dans les idées, par la philosophie.

L'avènement de Nerva avait été l'œuvre et le triomphe des philosophes. Les stoïciens exilés avaient reparu. Dion Chrysostome avait été le confident de Trajan. La paix s'était faite pour la première fois entre la philosophie et le pouvoir. Malgré les traditions d'Auguste et les exemples de Vespasien, non-seulement Nerva, qui avait été disciple de la sagesse hellénique, mais Trajan, qui n'avait guère eu que l'éducation du soldat, accueillait les docteurs de la Grèce. Et Plutarque, écrivant son double traité : *Que le philosophe doit s'approcher du prince, Que le prince doit être*